

LES HOMMES DU PORT D'ALAIN TANNER

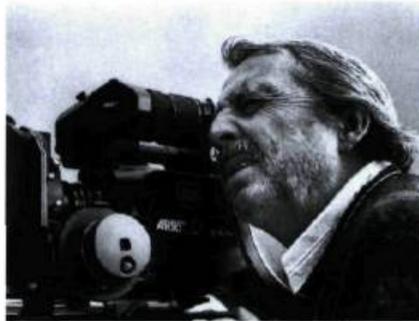
L'INTELLIGENCE AU POUVOIR

PAR GILLES MARSOLAIS

L'une des utopies de mai 68 visait à rendre aux travailleurs leur dignité, c'est-à-dire à permettre à l'homme de se réaliser dans son travail, sans être soumis d'une façon servile à un patron omnipotent, ni aliéné à la technologie environnante. Vieux soixante-huitard, le cinéaste suisse Alain Tanner a rencontré récemment la réalisation de cette utopie en Italie, dans le port de Gênes, où il avait jadis lui-même travaillé pour une société de navigation à la fin des années cinquante, avec l'espoir secret de s'embarquer pour de lointaines contrées. Cette rencontre s'est faite à l'occasion du tournage d'un documentaire sur cette réalité qu'il connaissait mal finalement, la vie concrète des dockers, et c'est précisément la force de ce film exceptionnel, *Les hommes du port*, que de nous la faire découvrir au même rythme et en quelque sorte en même temps que Tanner en a pris connaissance, qu'il a pris l'exacte mesure de cette utopie réalisée.

D'entrée, en voix off, avec naturel et modestie, Tanner affiche et assume le caractère subjectif de sa démarche: le «je» s'impose même comme allant de soi, endossant l'analyse de la situation et assurant le relais à une mise en perspective de la question, de l'individuel au collectif. D'entrée, Tanner nous dit donc qu'il ne connaissait pas vraiment cette réalité du port de Gênes, même s'il l'avait côtoyée, et que c'est le tournage même de ce documentaire qui lui a permis de la découvrir. Aussi, le film préserve cet esprit d'ouverture à une réalité autre: il est structuré de façon à permettre au spectateur de partager les étapes de cette découverte.

Les dockers du port de Gênes ont ceci de particulier qu'ils fonctionnent depuis longtemps selon les principes de l'autogestion, et qu'ils ont de ce fait développé une «culture» qui leur est propre. Ils fonctionnent sans patron, d'une façon collective, en se préoccupant du bien-être de chacun, jusque dans sa vie familiale; les équipes de



Alain Tanner.

travail sont constituées de façon symbiotique selon les affinités des uns et des autres et les affectations sont réparties selon les habiletés et les désirs de chacun; le responsable (le «consul») chargé de coordonner leur travail est issu de leurs rangs, élu de façon démocratique par scrutin secret et remplaçable à volonté. Comme ils sont tous partie prenante à la coopérative, leur rémunération et leur niveau de vie, enviés des autres Génois, sont fonction de la qualité de leur travail. Et ça fonctionne! On est donc ici en présence de l'illustration vivante et positive d'un vieux rêve de la gauche voulant que l'ouvrier puisse se réaliser dans son travail, avec intelligence et dignité, au même titre que l'intellectuel traditionnellement privilégié.

Effectivement, il est frappant de constater à quel point cette structure et cette conception du travail ont produit des ouvriers intelligents, au sens propre du terme (on est à cent lieues de l'idée que l'on se fait des cols bleus de la Ville de Montréal, par exemple!), qui ont développé un amour de leur travail et trouvé à se réaliser dans leur vie personnelle. Cela, on le découvre sans prêchi-prêcha, à travers leurs comportements, leurs discussions et leurs témoignages. À cet égard, ce film de Tanner est aussi intelligent que les travailleurs auxquels il s'intéresse.

Mais, si elle entraîne la dignité du comportement, l'intelligence suppose aussi la lucidité. À l'origine, le concept de l'autogestion renvoyait à l'image symbolique du travail manuel, qui d'ailleurs à l'époque fut magnifié par les ouvriers eux-mêmes à travers la production de leurs propres «home movies» sur leur dur labeur; puis, il y eut la période déterminante de l'automatisation, avec l'arrivée des conteneurs, et de la restructuration qui entraînent des mises à pied massives (les dockers passèrent de 9 000 à 900), coupant les survivants de leurs racines (le travail manuel) et les transformant en chefs d'orchestre capables de rendre les grues intelligentes dans leur travail de transbordement des conteneurs. Aujourd'hui, ces gens du port sont finalement confrontés au défi de se constituer en véritable «entreprise», tout en voulant préserver les principes de l'autogestion et l'essentiel de leur «culture». Non sans appréhension, c'est avec cette lucidité essentielle, qui confirme l'aspect positif de leur démarche, que ces dockers abordent cette nouvelle réalité des pays industrialisés. Un plan-séquence bouleversant illustre cette réalité déchirante et la menace qu'elle représente: il s'agit d'un long trajet sur l'autoroute surélevée qui ceinture le bord de mer et qui coupe la ville de Gênes de ses racines, c'est-à-dire du port et de la mer. Ce plan-séquence filmé serré et sans apprêt, mais qui n'en porte pas moins la signature de Tanner par sa façon de signifier sans échappée possible cette fracture symbolique (le béton contre l'intelligence), dénonce à lui seul la bêtise technocratique prétendument «organisationnelle», et il communique littéralement l'envie de hurler!

Cet excellent documentaire, intelligent et sensible, à mi-chemin entre le film-essai et le film-enquête, dans lequel un philosophe sert de relais à la parole des travailleurs, figurait au sein du panorama de la Suisse romande présenté dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois, afin de favoriser les regards croisés sur des contextes de production comparables. Il s'agit là d'une heureuse initiative qui pourrait contribuer à stimuler notre propre production documentaire. ■

LES HOMMES DU PORT

Suisse 1995. Ré.: Alain Tanner. Ph.: Denis Jutzeler. Mont.: Monika Goux. Son: Henri Maikoff. Mus.: Arvo Pärt. 64 minutes. Couleur.